

┌

└

┌┌

└

┌

ELVIRA

┌

└

┌┌

└

┌

2014. UN MATIN DE SEPTEMBRE. Ensoleillé. Mon père était en train de lire lorsque son cœur s'est arrêté. Comme ça, sans prévenir. Crise cardiaque. Aucune douleur. Ni chimio, ni paralysie. Nul besoin d'aller chez les Suisses quémander une pilule euthanasiante à plus de dix mille euros. C'était exactement comme ça qu'il avait toujours voulu tirer sa révérence. Il disait : « *Un bel morir tutta la vita onora.* » J'étais heureuse pour lui.

C'était la fin de l'été à Rome. Il portait son kimono préféré. Couleur prune, avec trois fleurs jaunes. Il s'était affalé sur la terrasse. Devant lui, une assiette d'abricots. Suaves. Il n'en avait mangé que la moitié d'un. La femme de ménage m'a appelée, dans tous ses états. À Rome, j'étais la seule personne qu'elle connaissait. Quand je suis arrivée, le disque qu'il écoutait n'était pas terminé. Gould continuait d'enchaîner ses *Variations Goldberg* comme si de rien n'était. J'ai passé la

main sur son visage. Il souriait. Ses yeux étaient grand ouverts. Je les ai refermés.

Un peu plus tard, la police et l'ambulance sont arrivées. Les types ont haussé les épaules. Rien de trouble. Rien à élucider. Condoléances. Ils ont dit qu'ils allaient emporter le corps pour les formalités post mortem. En regardant autour de lui, l'un d'eux a émis un petit sifflement : « *Non è male questo posto...* Pas mal comme endroit... »

J'ai demandé à la femme de ménage de revenir la semaine suivante. Puis je me suis assise dans le fauteuil de mon père et j'ai pleuré. Bach aussi était mélancolique. Pourquoi était-il mort maintenant ? Sa vie n'avait pas été facile au début. Il en concevait comme un vague mépris pour ceux à qui tout souriait. Il m'avait eue sur le tard. Une petite dernière qui aurait pu être sa petite-fille. Mais, à soixante-dix ans, il se sentait bizarrement plus proche des gens de vingt-cinq, ceux de ma génération, que de celle des quadras. Ces derniers ne l'intéressaient pas. « Faire du fric, un maximum de fric, le plus vite possible, sur le dos des autres : voilà leur devise », disait-il. « Vous, les plus jeunes, vous savez que le système est pourri et vous n'êtes pas dupes. C'est déjà ça. »

Giorgio. Gigi, comme tout le monde l'appelait, y compris ma mère Irma. J'ai repensé à l'expression de

son visage à mon arrivée. Calme. Si calme. La tête posée sur la table. L'air de dormir. Il relisait un de ses livres préférés, *L'Affreux Pastis de la rue des Merles*, de Carlo Emilio Gadda. Le roman dont il ne pourrait jamais faire un film. « Les grands bouquins résistent à la pellicule », m'avait-il dit un jour. Je n'étais pas d'accord. « Et Visconti ? *Le Guépard* ? Et *I Vicerè* de Faenza ? » Il n'avait pas répondu. Un jour pourtant, un de ses amis avait eu avec lui le même débat. *Il Gattopardo* ? J'avais entendu sa réponse. Il trouvait le film un peu *dolce*. Je ne sais pas comment on dit ça en français, *dolce* : gentillet ?

Gadda gisait par terre, livré aux assauts des fourmis. Je l'ai secoué. Reposé sur la table. Gigi nous avait toujours encouragé, nous ses enfants, à nous y plonger. Mais il en parlait tellement que j'avais l'impression de connaître déjà l'histoire. Cette semaine-là, je l'ai lu. D'un trait. *Un capolavoro* en effet. Un chef-d'œuvre. Pensais-je cela parce que Gigi n'était plus là et qu'il me manquait ? Aurais-je été plus critique de son vivant ? Pour le plaisir de n'être pas d'accord ? De toute façon, aujourd'hui, peu importait. Ah, s'il avait pu vivre encore dix ans. Dire que le cadavre ambulante qui occupait le Quirinal était encore là, lui. Quelle injustice.

Une semaine plus tard, je suis retournée chez Gigi pour ranger son bureau. Il y avait des papiers partout.

Lui qui détestait la paperasse... Soudain, je suis tombée sur un manuscrit. Un texte imprimé, soigneusement dissimulé sous des piles de relevés de banque, dans le dernier tiroir de son secrétaire. Des marques à l'encre rouge. Des ajouts dans la marge. Des notes illisibles. Était-ce la trame d'un nouveau film ? Je l'ai lu et relu, en quête d'indices. Il était question d'une certaine Clara. Une Clara qui était au centre du texte...

Clara ?

Je continuais à lire. Quelque chose me disait que cette femme avait dû exister. Qu'elle existait encore peut-être. À quel point l'avait-il transformée pour qu'on ne la reconnaisse pas ? Était-elle vraiment belge comme le texte le laissait entendre ? Étrange. Un Italien amoureux d'une Belge ? Cette histoire commençait à me travailler. Ce n'était pas une grande œuvre littéraire, mais c'était l'histoire de sa vie. Qui sait ? Peut-être *la* grande histoire de sa vie.

Gigi. Ce que j'aimais chez lui, c'est qu'il refusait de se comporter comme la plupart des parents. Il était bien un peu arrogant, mais, nuance importante, jamais condescendant. Il ne nous prenait jamais de haut. En lisant son texte, je me sentais plus proche de lui encore. Je résolus de n'en parler à personne. Irma n'aurait sans doute été ni surprise ni choquée, mais ça ne lui aurait

pas fait plaisir. Quant à l'entourage, toujours si prompt à juger... « On juge quand on a soi-même des choses à cacher. Ou quand on regrette de ne pas en avoir ! » m'avait dit un jour Gigi.

Il était convenu que je pouvais utiliser l'appartement tant que je voulais. En tout cas jusqu'à la fin de mes études de médecine. Irma n'avait pas l'intention de le vendre. Je me suis donc installée. Et j'ai commencé à visiter l'ordinateur de Gigi en quête de cette mystérieuse Clara. Comme il n'avait pas de mot de passe, il était facile d'entrer dans sa messagerie. Mais j'avais beau chercher, je ne trouvais aucune trace de cette femme. Ma frustration grandissait. À la fin, j'eus l'idée d'appeler une amie qui connaissait une fille dont le fiancé travaillait comme hacker pour un service de *military intelligence* – deux mots qui, accolés l'un à l'autre, faisaient toujours sourire Gigi. Le type est venu. Et là, rapidement, il a découvert plusieurs adresses mail dont une – gigi.maturelove@alice.it – était la bonne.

Tout était là. À nu. Littéralement.

Il y avait même un selfie où on les voyait tous les deux, sur une plage, adossés à un rocher sans maillot de bain. J'ai éclaté de rire. Jusqu'à ce que je m'aperçoive que je connaissais cet endroit. C'était notre île, en Sardaigne. L'avait-il emmenée dans notre maison de

vacances ? Sacrilège. Je ne savais pas quoi penser. J'ai continué de lire. Toute la nuit. C'était bien elle. Dans un de ses mails, elle disait qu'elle avait changé de portable et donnait son nouveau numéro, que j'ai noté. Bien m'en a pris, car, quelques jours plus tard, leur correspondance entière avait disparu. J'ai compris qu'elle l'avait détruite.

J'avais aussi compris à quoi correspondait le manuscrit. C'était un livre qu'ils avaient décidé d'écrire ensemble. Pour s'amuser. Pour se prouver leur amour. À l'un et à l'autre. Pas publiquement (encore que, sur ce sujet, ils ne cessaient de changer d'avis). En tout cas, ils avaient passé un accord. Il lui enverrait sa partie une fois terminée. Elle la lirait attentivement pour faire disparaître tout indice susceptible de les trahir. Puis elle y « répondrait » en livrant sa propre version de leur histoire.

Je me suis demandé si elle serait toujours d'accord pour le faire. Contrairement à Gigi, je parlais français. Je l'ai appelée.

« Vous n'avez pas été assez rapide... Pas assez rapide pour détruire les mails... »

Long silence.

« Je m'appelle Elvira. Je suis sa fille. Moi aussi je l'aimais. Je voudrais vous remettre quelque chose.

– Envoyez-le-moi par mail. C'est son manuscrit ? C'est ça ? »

Sa voix était ferme et douce. Elle m'a émue.

« Je veux vous voir, vous parler. Une demi-heure, pas plus. Je peux prendre un avion demain. Vous rejoindre où vous voulez. S'il vous plaît... »

Elle était encore à Rome. Elle avait assisté à l'enterrement et repoussait sans cesse son retour à Bruxelles. Oui, elle était belge. Et alors ? Alors, elle ne voulait pas venir à l'appartement et nous avons décidé de nous retrouver chez Titti. Il était tôt encore. Via Tacchini, l'endroit était désert. On nous a donné la table habituelle de Gigi dans un coin du petit jardin. Il flottait dans l'air une brise parfumée. De jasmin et de pêches trop mûres.

La dernière fois que j'y étais venue, c'était pour les soixante-dix ans de Gigi. Clara s'est montrée intriguée, mais pas plus que ça. Elle ne m'a presque pas posé de questions. Ni sur moi ni sur Irma. J'imagine qu'elle savait déjà. Gigi avait dû tout lui dire. On a passé quelques heures ensemble. C'est moi qui l'interrogeais. J'essayais de la convaincre. Est-ce qu'elle le ferait ? Est-ce qu'elle remplirait son contrat ? Pour la première fois, je l'ai vue sourire.

« D'abord, il faut que je lise ce qu'il a écrit. Ensuite, je déciderai. »